LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. Mahé & A. Libertad
30, rue Muller, 30
PARIS-XVIII·

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

PREMIERE ANNEE. — N° 31 | DIX CENTIMES | JEUDI 9 NOVEMBRE 1905

Panama Mutualiste

Pendant longtemps les prêtres de toutes les religions trafiquèrent sur l'avenir. Un avenir lointain, après la mort.

Ils débitaient le paradis en tranches. Ils l'échangeaient contre les meilleurs produits. Ils conseillaient aux fidèles de dédaigner les plaisirs terrestres pour les plaisirs divins : « Heureux les pauvres, le royaume des cieux leur appartient. » Ils cataloguaient défauts et vices, le goût de manger, le goût de boire, le goût du beau. Ils parlaient de vendredi et de carême. Le jeûne et la flagellation étaient les meilleurs moyens pour connaître le suprême bonheur.

Et les foules suivaient les prêtres. Et les cordes cinglaient les reins. Et les ventres criaient famine. Et les cerveaux s'affaiblissaient sous les privations austères.

Le prêtre lui, pouvait mener la vie de luxe et de débauche. N'avait-il pas dit à l'avance « Faites ce que je dis et non ce que je fais. » Et d'ailleurs n'était-il pas celui qui montre le chemin du paradis, l'intermédiaire du dispensateur des bonheurs éternels.

Le fidèle économisait sur le pain de ses enfants, sur la joie de sa famille, sur la part du voisin. Il était parcimonieux. Il était avare. Mais les sous glissaient de ses mains pour aller dans la sacoche du prêtre. Il ne mangeait pas aujourd'hui, pour goûter, après la mort, aux joies ineffables de la volupté divine.

Voilà que, comme un château de cartes, s'effondre ce paradis. L'esprit critique de la science, malgré l'étranglement des gouvernants et des possédants, vient jeter la lumière. Le télescope et la lunette astronomique fouillent vainement l'espace pour découvrir le lieu divin.

Encore, par coutume, par tradition, des milliers de gens s'accrochent à l'illusion perdue; veulent espérer, malgré tout en un bonheur leur venant après cette vie qu'ils n'ont pas la force de vouloir heureuse. Mais pourtant c'est la débâcle, et les maîtres ont cherché d'autres dérivatifs, que les christs et les vierges.

Ils ont fait surgir le dogme de la Mutualité !

La mutualité, c'est l'épargne du bas de laine mise en commun, nous dit-on. Les mutualistes sont ceux qui veulent assurer leur avenir, l'avenir de leurs enfants.

Caisse pour la retraite. Caisse pour les accidents. Caisse de dotation. Caisse de maladie. Que chacun en vue de l'avenir rogne un morceau de son présent.

Ce dimanche qui passe, c'est le triomphe de la Mutualité.

Les valets de presse pleurent des larmes de joie devant son triomphe et entonnent le hosannah !

« La Mutualité maternelle, la Mutua» lité scolaire, la Mutualité militaire, la » Mutualité féminine et familiale, » toutes ces modalités ingénieuses et » touchantes, il [Loubet] les a définies, » les a recommandées, on sait avec quel » bonheur d'expression.

» Grâce à lui et au concours du minis» tre de la guerre, la Mutualité est deve» nue tout à la fois l'école et la formule » du devoir social dans l'armée et l'on » verra aujourd'hui la nation et l'armée » communiant ensemble dans cette fête » de la fraternité républicaine présidée » par le chef de l'Etat. Grave et touchante » manifestation où le sentiment du plus » pur patriotisme s'alliera au triomphe » de la solidarité sociale. »

Voilà ce que clame le *Journal*.

Et le *Matin* « salue les neuf Millions » de gens que représentent les cinquante » mille délégués, c'est-à-dire toute une » France nouvelle ».

Dès l'école on donne à l'enfant le virus de l'épargne. On glisse dans ses mains, sous prétexte de récompense, le livret de caisse d'épargne, avec la petite somme inscrite, qu'il ne touchera qu'à vingt et un ans et qu'on l'incite à augmenter à toute occasion.

La famille, les amis se font complices de l'école, de l'Etat, et pour les graves événements de la vie enfantine, première communion ou certificat d'études, — abrutissement religieux ou abrutissement laïque — on augmente le pécule.

On apprend l'enfant à considérer la monnaie de métal et même, encore pis, la monnaie de papier, comme la garantie de son avenir. Les timbres du « sou de l'école » sont les nouveaux symboles de la Religion de l'Epargne.

Chaque fois que surgit la menace d'une révolte, d'une révolution, l'ouvrier honnête, celui qui économise, montre le poing au révolté, dont les actes menacent de faire baisser les fonds de l'Etat.

Le jeune ouvrier songe à sa vieillesse. Il se courbe sur le travail ; il fait courber ceux qui l'entourent. Il songe à l'avenir du fils ou à la dot de la fille et pour cela, il les tient dès le plus jeune âge sous le joug du plus dur labeur.

Economisons en rond ! Jaluzot, de pair avec ses employés, coopère à la mutuelle. Et Dufayel verse ses cent sous régulièrement, n'en doutez pas.

N'est-ce d'ailleurs pas socialiste et syndicaliste que de songer à l'avenir au moyen de caisses mutuelles. Caisse pour le chômage ou caisse pour les retraites.

On passe son temps à fabriquer des remèdes vains ; à poser des emplâtres sur des jambes de bois.

Ce n'est pas aujourd'hui mais demain que les hommes veulent manger à leur faim. Le présent ne les inquiète pas. Ils ne veulent voir que l'avenir.

L'avenir, ce grand X incertain que l'on ne verra peut-être jamais.

Travaille et peine, courbe ton corps sur le travail, sans arrêt, tu te reposeras en quelque champ de macchabées.

Travaille pour ta fille, travaille pour ton fils, travaille pour ta vieillesse, travaille pour la patrie, travaille pour l'honneur et surtout, nigaud, travaille pour nourrir la bande de parasites de toutes espèces auxquels viennent se joindre les rongeurs du mutualisme.

Achète une action à l'usine de tes patrons et travaille dur afin qu'elle te rapporte, bon an, mal an, du trois pour cent. Ne lève pas la tête, ne lève pas la tête, te dis-je, tu vas diminuer le bénéfice de fin d'année. Tu es solidaire du patron que tu as vu, alors que tu rentrais à la géhenne, partir en automobile vers quelque joie nouvelle.

Soldat, tu es solidaire du Colonel et du Général. La Mutualité militaire vous joint. Enfant arraché du sein de ta famille tu as l'honneur de pouvoir cotiser avec Berteaux, l'agent de change. Et toi, sous-agent des postes, tu coopères à la Mutualité postale avec Dubief.

C'est une France nouvelle, une France où tous, saisissant l'ombre pour la proie, s'endormiront le ventre creux avec un doux rêve de table abondamment servie.

* * *

Mais craignez, chers messieurs, que ce ne soit le dernier bluff. Vous tirez trop sur la corde, je vous le dis ; vous voulez trop emplir votre panse au détriment de l'estomac des imbéciles...

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse... C'est la dernière corde et elle est bien tendue...

Craignez, Vermines et Rongeurs, qu'à côté des prévoyants de l'avenir, des honnêtes du petit pécule, se dressent les amants de la vie, tellement pressés de jouir qu'ils prendront leur place, dussent-ils pour cela vous envoyer, à votre tour, goûter du Paradis.

Albert LIBERTAD.

Chiquenaudes ET *Croquignoles*

Le ventre à table.

Ne croyez pas que ce soit ma faute, mais chaque fois qu'il est question de Briand, Aristide, il faut parler de gueuleton.

Ainsi, quelques paroles de Clemenceau lui ont valu une réponse de ce Monsieur.

C'est bien vrai, il a baffré avec Monseigneur Fuzet, et « il est reconnaissant — *à M. Jean de Bonnefon, leur hôte commun* — de la façon vraiment délicieuse dont ils furent traités en cette soirée ».

Entre autres choses dont il ne faut pas parler, « il fut question — *avec le sieur Fuzet* — d'une certaine fine-champagne normande, de qualité exceptionnelle qu'il voulut bien l'inviter à déguster lorsque les hasards de la propagande l'amèneraient à Rouen ».

N'est-ce pas cela ! Lorsque le fougueux anticlérical Briand, le faiseur de la loi sur la Séparation des Eglises et de l'Etat, passera à Rouen, il ira gueuletonner avec Fuzet, l'archevêque.

A combien de tables ai-je déjà vu cet individu. A la couleur du vin qu'il boit on peut pressentir les hoquets qu'il rejettera.

L'eau bénite le sépare de l'archevêque, c'est trop fade, mais la fine-champagne l'en rapproche rapidement.

—o—

Assommades japonaises.

On se venge comme on peut.

Notre morale s'introduisant au Japon, a obligé Japonais et Japonaises à s'affubler de vêtements ridicules et incommodes sitôt qu'ils mettent le nez à leurs fenêtres.

Ils n'ont plus le droit de faire prendre l'air à leur cul avec la même innocence qu'à leur visage.

Aussi ont-ils décidé, pour se venger, d'enseigner le jiu-jitsu à nos chiens de garde !

Lorsque ces messieurs seront instruits en cette matière, il ne fera pas bon sortir seul, le soir, après dix heures, les rues ne seront pas sûres.

—o—

Binettes royales.

On a saisi, à la gare de la Chapelle, quarante kilos de photographies de Monseigneur le roi de France.

Il paraît que la prise de ce colis a sauvé la nation d'une grande réaction. J'informe les autorités qu'il vient de se balader en France et d'entrer à l'Elysée le profil d'anthropoïde de Monseigneur le roi d'Espagne. C'est le nommé Loubet qui le portait dans ses bagages.

Qu'on le saisisse au plus vite !

—o—

Loubet-Cincinnatus.

Voilà que vient l'heure où il va retourner à sa charrue. Pauvre homme, à son âge.

N'importe, ce démocrate veut donner l'exemple. Il n'a qu'un regret. C'est qu'on ne lui ait pas conservé sa chaise percée dans quelque coin du Luxembourg. Tant pis.

Brousse, l'austère, voulait saluer son départ d'un banquet des maires de France. Il a refusé. Il a songé aux profils grotesques des édiles provinciaux. Il préfère conserver démocratiquement le souvenir des profils d'Edouard, de Carlos, de tous les Alphonses royaux.

Que la charrue lui soit douce...

—o—

Publicité gratuite.

Du Courrier Européen :

Il paraît que le mariage de M. Clémentel, ministre des Colonies, a été l'occasion, pour certains commerçants parisiens de se tailler une publicité de bon aloi. On nous assure que la robe de la mariée fut fournie gracieusement *par la maison Redfern, tandis qu'un grand fabricant d'automobiles, M. Diétrich, croyons-nous, remplaçait par une voiture neuve la machine usagée du ministre.*

Nous sommes heureux de participer, dans notre modeste sphère, à l'œuvre de publicité à laquelle s'est dévoué M. Clémentel, pour le plus grand bien de l'industrie et du commerce; car il ne saurait être question de décorations.

Mais pourquoi, alors, avoir refusé la bénédiction nuptiale que le cardinal Richard offrait, gratuitement, *à titre de publicité ?*

CANDIDE.

Le soldat est un ouvrier qui revêt pendant deux ans un costume ridicule pour tuer ses camarades d'atelier, afin d'obéir aux patrons.

Vive l'anarchie !

SOCIALISME & PATRIOTISME

III

On a vu combien incompréhensible, absurde était l'attitude des socialistes « patriotes », partisans tout ensemble de l'idée de patrie, entité qui constitue la base fondamentale du capitalisme et du gouvernementalisme contemporains, — et de l'Internationale ouvrière qui doit surgir de l'effondrement des premiers.

Il y a cependant à côté de ces socialistes « patriotes », le socialisme antipatriotique représenté par Hervé et le « patriotisme révolutionnaire » de Pierre Kropotkine.

C'est d'eux que je veux m'occuper aujourd'hui, en cherchant à montrer en quoi leur antipatriotisme semble au fond pécher contre les idées mêmes qu'ils tiennent à afficher ostensiblement.

* * *

A première vue et théoriquement les idées antipatriotiques émises par Hervé semblent être d'une logique impeccable : Les ouvriers ne sont-ils pas des exploités, des miséreux ? L'ensemble de leurs efforts doit donc converger vers l'institution de telles conditions de vie qu'il leur soit possible d'avoir le bien-être. Ces conditions n'existant point aujourd'hui, l'unique souci des ouvriers est d'en poursuivre la possibilité, profitant de n'importe quelle occasion offerte. Or, y a-t-il d'occasion plus propice que celle où l'armée, force de domination mise constamment au service du bourgeoisisme, sera embarrassée peut-être tenue en échec dans une guerre avec une autre puissance ? Pourquoi alors les prolétaires ne saisiraient-ils pas avec empressement l'occasion offerte et ne tenteraient-ils pas de se libérer de leur servitude économique en fondant leur Sociale ?

Jusqu'ici, on ne peut rien reprocher à Hervé, à moins que la discussion ne soit portée sur le terrain des principes de société.

Mais il sera d'autre part loisible de lui reprocher sévèrement d'avoir failli, de n'avoir pas été conséquent avec la théorie qu'il émet, de l'avoir estropiée, d'en avoir rendu la réalisation impossible.

Pourquoi ?

Parce que Hervé — il l'a déclaré au Con-

grès des Libres-penseurs — prêche bien la désertion et l'insurrection des soldats, mais **en cas de guerre seulement**.

Hervé est donc bien un antimilitariste en cas de guerre, mais en temps de paix, il est un militariste ; il est contre la guerre, mais en même temps il est pour la préparation de la guerre et des armements ruineux, puisqu'il n'entend combattre la guerre que quand elle éclate, et lorsqu'il est peut-être trop tard ; il est contre les tueries des ouvriers étrangers à la gloire d'une patrie dont les capitalistes sont les seuls bénéficiaires, mais ne prêchant point la désertion en temps de paix, il semble approuver l'assassinat des ouvriers indigènes et le maintien de l'exploitation bourgeoise, s'étayant sur l'armée.

Il semble que l'erreur fondamentale de Hervé provient surtout de la fausse idée qu'il se fait du militarisme.

Qu'est-ce qu'une armée ?

C'est l'école de l'assassinat, sans doute.

Mais c'est quelque chose d'infiniment pire, d'infiniment plus abominable encore.

C'est surtout l'école de l'abrutissement de l'individu, celle où on lui apprend à abdiquer toutes ses facultés intellectuelles le rendant supérieur aux autres êtres animés ; c'est l'école où on lui apprend à savoir se rabaisser au niveau d'une bestialité aveugle, se défiant de lui-même, ne conservant d'animation que pour obéir en cadavre ; c'est l'école où l'individu devient brute, mais une brute d'autant plus abjecte, d'autant plus angereuse qu'elle peut mettre au service de son action bestiale ses facultés intellectuelles pd'être organisé supérieurement.

Le militarisme doit donc être combattu en tant qu'institution nous arrachant la plus précieuse de toutes nos facultés et prétendant nous employer à des besognes qui nuisent certainement à notre propre intérêt.

L'antimilitarisme de Hervé — affiché à la dernière minute, lorsque le mal est consommé, le chien soigneusement dressé au crime, — est un antimilitarisme platonique, sans effet pratique.

Cet antimilitarisme est encore défectueux, en cela qu'il est partiel. Il ne s'applique qu'aux guerres d'un peuple à un autre, tandis qu'on sait que l'armée avant d'être pour le bourgeoisisme un outil d'expansion et d'exploitation étrangère, est surtout un outil de domination et d'exploitation « nationales ».

***

L'attitude de Pierre Kropotkine est plus malaisée à déterminer. De ses deux articles sur l'antimilitarisme et l'antipatriotisme que le *Temps* et les *Temps Nouveaux* ont publiés, il ressort deux choses néanmoins.

D'abord, Kropotkine s'inscrit en faux contre la grève des conscrits, la neutralité des éléments révolutionnaires. Kropotkine veut qu'on ne se contente pas de déclarer seulement la grève des réservistes, mais qu'on marche vers la révolution. Rien de plus excellent.

Déclarer la grève des réservistes et s'y tenir purement, serait en effet du tolstoïsme qu'on ne saurait flétrir assez énergiquement. Car les neutres finiraient toujours par être à la merci du plus fort. Or, n'être pas du côté de ceux qui combattent pour la révolution, c'est être contre eux.

Mais il est surtout intéressant de s'occuper de la partie des déclarations de Kropotkine qui concerne la France :

> Oui, dit-il (*), j'ai dit aussi que la France marchait à la tête des autres nations. Et c'est vrai. Non pas comme culture intellectuelle, artistique ou industrielle, car en cela les principales nations européennes et les Etats-Unis marchent de front, et si l'une d'elles prend les devants dans telle direction, elle est dépassée dans une autre.
>
> Mais la France marche à la tête des autres nations dans la voie de la révolution sociale...
>
> Dans ces conditions, un nouvel écrasement de la France serait un malheur pour la civilisation...

La conséquence logique de ces déclarations serait qu'afin que ce malheur soit évité à la civilisation, tous les révolutionnaires devront venir en aide à la France, dans le but de la défendre contre les autres nations. Et pourquoi ne l'aideraient-ils pas à marcher contre ces dernières qui sont moins civilisées ? La France n'est-elle pas, en attendant, la patrie par excellence des révolutionnaires ?

On est surpris, on est dérouté qu'un homme tel que Kropotkine dont il n'est possible de contester ni le talent, ni la vie toute d'abnégation, se soit permis de dire de pareilles « bêtises », dignes plutôt d'un Gérault-Richard que de l'auteur de la *Conquête du Pain*.

Il peut sembler regrettable qu'au déclin de sa vie, Kropotkine soit combattu par ceux-mêmes qui ont puisé les raisons de leur attitude d'aujourd'hui dans la lecture de ses ouvrages, à la fois d'une logique si puissante et d'un style si clair et si imagé ; mais n'est-ce pas montrer qu'on a su les comprendre ?

Kropotkine dit bien que la France marche à la tête des autres nations, mais il omet de préciser en quoi il fait consister cette supériorité si évidente. Ce ne peut être « comme culture intellectuelle, artistique ou industrielle », puisque Kropotkine lui-même convient « qu'en cela les principales nations européennes et les Etats-Unis marchent de front ». Où est-elle donc cette supériorité de la France ? Serait-ce dans le domaine des libertés individuelles ? Mais l'Angleterre monarchique n'est-elle pas, sous ce rapport, infiniment supérieure à la France, où le séjour d'un étranger dépend de la fantaisie du dernier policier ?

N'est-ce pas Bebel, d'une autre part, qui, à Amsterdam, en plein Congrès socialiste international, s'efforçait d'établir, en comparant l'attitude du gouvernement français pendant les grèves à celle du gouvernement prussien en pareille occasion, que sous ce rapport les libertés ouvrières étaient mieux respectées en Prusse qu'en France?

Mais en admettant même qu'il y ait en France plus de liberté que dans d'autres pays — ce qui est à établir —, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qu'une liberté, lorsque l'arbitraire des gouvernants peut l'enlever à chaque moment ? N'est-ce pas du reste Kropotkine lui-même qui dit quelque part, dans les *Paroles d'un révolté*, que les gouvernants ne permettent certaines libertés qu'autant qu'elles ne nuisent pas à leurs intérêts ? Quelle peut donc être la valeur de telles libertés susceptibles d'être enlevées d'un jour à l'autre ?

Mais l'erreur de Kropotkine est surtout de croire qu'il est glorieux pour les descendants d'une nation d'avoir eu d'illustres ancêtres. « La France, dit-il, a fait 1789-93 ; elle a eu 1848 et elle a planté un jalon en 1871. »

On peut répondre qu'il n'est rien pour un pays d'avoir fait de grandes révolutions, d'avoir proclamé de beaux principes, d'avoir donné naissance aux plus illustres encyclopédistes du monde. Il faut, pour qu'un pays soit censé être tant soit peu supérieur à d'autres, qu'il sache au moins profiter plus que ces pays des conséquences de ses révolutions et des principes de ses encyclopédistes. Or, il n'est pas possible qu'on conteste que les libertés individuelles ne soient mieux respectées en certaine monarchie qu'en France républicaine.

S'il fallait donc faire un choix parmi certains peuples, le bon sens gagnerait à dire que ce choix doit porter non pas sur le pays qui a peut-être fait d'illustres choses dans le passé, mais sur celui qui, dans le présent, sait mieux en faire profiter ses habitants.

Kropotkine croit que l'écrasement de la France serait un malheur pour la civilisation. Dans un dernier article, je tâcherai de présenter à cet égard certaines observations et de montrer en même temps quelle était l'opinion de Bakounine en ce qui concerne la civilisation.

Dikran ELMASSIAN.

(*) *Temps Nouveaux*, n° 27.

PASSAGE DES ROIS

Quand les corbeaux passent sur un champ où le semeur vient de jeter la graine, ils n'en laissent pas une et c'est la désolation pour les familles.

Le passage de la guerre dévaste les pays ; celui du phylloxéra empoisonne la vigne ; celui des sauterelles brûle la récolte.

Le passage des rois et des seigneurs, d'un Loubet et d'un Alphonse, des Sotomayor et des Rouvier, des alcades et des Brousse ruine une nation.

Alors que l'on nous donnait les menus de cette bande vorace, que l'on nous apprenait en détail quels vins assaisonnaient tels plats, on ne nous disait pas que, mourant de misère, la population s'égrénait sur les chemins.

Alors que l'on nous parle des vivats et des hourrahs d'un peuple enthousiaste on oublie de nous dire, qu'en révolte, les ouvriers affamés se jettent sur les troupeaux et dépècent les bêtes, les mangeant crues, ou qu'ils pillent les boulangeries, les magasins de comestibles.

L'Andalousie et la Catalogne, les Castilles et les Asturies, Séville et Barcelone, toute l'Espagne en un mot est dans la plus effrayante des misères.

Loubet, Brousse, Rouvier dont la table est garnie ici vont manger là-bas, goûter au malaga, balader leur ventre audacieusement. On ne sait véritablement ce qui est le plus à admirer, l'audace des maîtres ou la résignation des esclaves. Un frisson de crainte doit passer à ces hommes quand, derrière le sabre des gardes républicains ou de la guardia civile, ils entendent gronder les murmures des foules. Qui sait ? Cela leur sert peut-être d'apéritif !

Quand donc les ventres affamés n'auront-ils véritablement plus d'oreilles pour les conseils des ventres pleins. Quand se dresseront-ils, prêts à les...

MATAR.

Le problème de la misère

Dans l'état économique actuel, le travail-machine tend à remplacer de plus en plus le travail-homme. D'où augmentation croissante du nombre des sans-travail.

Sur ce point personne ne me contredira. La C. G. T., partant de cette considératon, commence l'agitation pour l'application de la journée de huit heures, dans le but de diminuer, voire même de supprimer le chômage.

Les économistes bourgeois ne sont donc plus seuls à tenter de résoudre le problème de l'équilibre social. Dans les milieux ouvriers on y travaille également ; les moyens seuls diffèrent.

Pas plus les uns que les autres n'ont chance de réussir, tant qu'ils ne s'attaqueront pas à la cause initiale, la propriété individuelle, dont la misère n'est que l'une des multiples conséquences.

Des premiers nous savons n'avoir rien à attendre.

Les seconds, les syndicalistes révolutionnaires, les « rouges », se prétendent assez puissamment organisés, assez forts pour mener une lutte décisive contre la forme actuelle de la société, laquelle donnerait comme résultantes la suppression du patronat et du salariat. A ceux qui se disent prêts à rompre avec la légalité, à user de l'action directe, nous demanderons pourquoi s'attarder à vouloir conquérir des bagatelles comme la diminution des heures de travail ou l'augmentation des salaires, revendications médiocres qui ne troubleront en rien l'ordre des choses préétabli ?

Pourquoi ne pas frapper à la base même l'édifice que l'on veut détruire ?

Pourquoi dans un mouvement dont la spontanéité assurerait le succès, aucune date n'ayant été préalablement annoncée, la répression n'étant donc pas préparée, les ouvriers n'entreraient-ils pas en révolution en faisant les gestes qui seraient à faire pour se débarrasser de ceux qui les gênent ?

Lorsque dans les syndicats l'on sera décidé à commencer cette besogne combien d'anarchistes marcheront de pair avec ces révoltés ; car à ce moment il y aura des actes immédiats à faire.

Mais faut-il compter sur les milieux ouvriers ? N'y a-t-il pas encore trop de sinécuristes à ménager ?

Aussi souhaiterions-nous presque de voir le nombre des sans-travail, des irréguliers suivre une progression rapide. Peut-être sera-t-il possible de faire avec ces gens le travail de désagrégation que nous ne pouvons espérer faire avec des syndiqués, avec des réguliers ?

Les Hors-la Légalité, les Sans-Gîte, sont des inconscients, me dira-t-on ? C'est vrai, pour la plupart du moins, mais chez eux les tiraillements d'estomac tiennent lieu de travail cérébral et suivant un vieil adage : « La faim fait sortir le loup du bois. » Entre eux et nous ne se dressera toujours pas le respect imbécile de la légalité et de la propriété.

Après l'avoir fait naître, il incomberait alors aux anarchistes de serrer ce mouvement de près. C'est en quoi consiste le travail auquel je faisais allusion dans mon précédent article.

Camil CHAVIN.

MANIFESTATION SCIENTIFIQUE (?)

De grandes affiches jaunes, surchargées de gueules scientifiques font savoir que le *Journal* organise une grande manifestation financière en la salle du Trocadéro.

Cause : l'empoisonnement des ouvriers peintres par la céruse.

Programme : Installation des présidents (il y en a 2 ou 3) et vice-présidents ; réception des membres du gouvernement et des corps constitués, etc..., etc...

Qui, au grand quotidien, a voulu faire cette blague aux ouvriers peintres ? Ce fumiste devrait être châtié en pleine «bourse du travail».

Au moment où les syndicats nous font savoir qu'il y va du salut des patrons de n'exploiter que 8 heures par jour, (pas avant le 1er mai 1906, cependant) et ceci afin de rendre plus régulière voire même supérieure, la production ouvrière (théorie de M. Lenglet, des *Temps Nouveaux*), il est raide de soulever pareille question !

Chacun sait que tout peintre syndiqué qui se respecte tient à employer la céruse — à l'exclusion de tout produit similaire — parce que le travail se fait plus rapidement. D'ailleurs, ce n'était que pour embêter Millerand (dont la place était enviable), que certains ouvriers peintres ne peignant plus, avaient été sommer le camarade ouvrier, alors ministre, d'interdire l'emploi du blanc de plomb.

Les usines, genre « Chair aux gens », fabriquèrent toujours de la céruse, inutile de le dire. Bien mieux, l'on s'insurgea contre quelques patrons qui prétendirent remplacer l'homicide produit pour raison d'économie. Et puis, l'on boit bien sa bleue, au raccord et au repas : un peu plus de poison, cela ne tire pas à conséquence.

Le moyen terme de ne plus s'empoisonner était jadis de ne plus se servir de poison ; la science en progrès, représentée par Berthelot, Dieulafoy, et consorts, en décide autrement.

Ces Messieurs devant des manifestants ne manifestant pas, viennent déposer leurs fesses dans de confortables fauteuils, et les produits saturniques deviennent bienfaisants.

Si l'on pouvait découper en tranches fines le cul des invités du *Journal* (savants compris), et envoyer les morceaux aux ouvriers fabriquant les dérivés du plomb (dont le *Journal* n'a cure), l'on ferait certainement besogne humanitaire.

Qu'en pense M. Jacques Dhur ?

An. CORMIEUX.

Mariage & Union libre

Mme Favié. — Non, cela ne se peut pas ! Il faut se dire que sans ce frein-là les plus purs se corrompraient, que les meilleurs, livrés à eux-mêmes, s'égareraient... Il faut se dire que la loi nous a été donnée pour notre bien...

Francine. — Pour notre bien ! Pourquoi pas pour notre bonheur? Mère ! le crois-tu?... le crois-tu, je te le demande... ou le dis-tu parce que tu crois devoir le dire ? (*Silence de Mme Favié*). Mère, je t'écoute, et je ne t'entends plus !... Moi aussi, comme toi, j'ai cru cela. Maintenant je vois clair. J'étais dupe. Non, je ne puis plus croire, que toutes ces cruautés soient bonnes ! Je ne puis croire, que quand la loi dit : « Souffre ! » cela signifie : « C'est pour ton bien, ou pour celui de tous ! Je ne puis croire, que les usages, les lois sans merci répètent à tous les humbles, aux femmes, aux enfants, aux misérables, l'éternel refrain : « Souffre, souffre, souffre ! » cette loi-là soit sainte, soit humaine, soit juste !... Souffre ! voilà le résumé, le commandement unique... Souffre pour les autres, souffre !... Pourquoi ?... Au nom de quoi ?...

. . . . . .

Est-ce que la loi n'a pas toujours été du côté des puissants contre les faibles, des hommes contre les femmes, des grands contre les petits ? Est-ce que, quand il y avait des esclaves ce n'était pas la loi ?... Est-ce que quand le mari pouvait couper le cou à sa femme, ce n'était pas la loi ? Est-ce que, quand le père pouvait tuer son fils, ce n'était pas la loi ?... La loi, la loi à double face, mais c'est d'elle que vient la moitié de la souffrance humaine !

Mme Favié. — Tu m'épouvantes, tu me troubles...

. . . . . .

Francine. — ... J ai le droit de vivre !

Mme Favié. — Ah ! la liberté !

Francine. — Oui, la liberté, la part de liberté à laquelle toute créature a droit ! Tu parlais d'exemple, j'en aurai donné un.

Mme Favié. — Il sera mal jugé.

Francine. — Qu'est-ce que l'opinion, sinon celle de quelques personnes qui nous aiment et que nous estimons ?

Mme Favié. — Que tu veuilles ou non, tu avilis le mariage, union sainte et sacrée.

Francine. — L'union où l'on me condamne vaut mieux qu'un mariage comme le mien.

Mme Favié. — Mais c'est l'union libre ! Mais tu blasphèmes !...

Francine. — Les mots ne changent rien aux faits. Qu'a-t-il donc de plus pour lui, le mariage ? Ce n'est ni l'affection, ni le dévouement, ni le respect de soi, ni le sacrifice envers les enfants ! Tout cela existe aussi bien dans une union sans contrat. Ce qui l'avantage, c'est la prime de considération qu'il donne à quiconque, même indigne, entre ou reste dans ses liens... C'est la sanction de l'Eglise, la plus intéressée de tous à son maintien indissoluble, puisque, par lui, elle tient la femme, l'éducation des petits... elle tient les hommes !... c'est l'enregistrement des fortunes, au compte du mari, bien entendu, car, lorsqu'il n'y a pas de stipulation préventive, on sait ce qu'il faut entendre par la communauté de biens !... C'est la légitimation des enfants, au point de vue des

intérêts... L'intérêt, la garantie des intérêts! Oui, l'argent ! voilà le son le plus clair qu'il rend, ce beau mot de mariage, quand on le heurte !

Mme Favié. — Qu'y faire ?

Francine. — En échange, la femme asservie, livrée sans défense aux pires cupidités, à la plus dure tyrannie !... (*Mme Favié hoche la tête avec douleur.*) Rien à elle, ni sa fortune, ni ses enfants, pas même la propriété de sa chair ! Et quand, abreuvée d'outrages, lasse de servir au bon comme au mauvais plaisir, elle veut s'en aller en prenant sa fille par la main, quand son pauvre cœur éclate, la loi vient lui dire : « Halte-là ! Mariée vous êtes, mariée vous resterez ! » Ah non ! le mariage, je le réprouve, je l'exècre. Mille fois plutôt l'autre union, celle où la femme sera quittée peut-être, mais où, du moins, elle sera libre, livrée à elle-même, à sa faiblesse et à sa force !

Mme Favié (d'une voix brisée). — Ce que tu dis me torture ! Et pourtant je sens bien qu'il y a là-dedans des choses vraies... trop vraies... Mais, Francine, peux-tu empêcher que la société existe ? Peux-tu l'abolir d'un mot ?... Quand on a ces idées-là, on ne se marie pas...

Francine. — On ne se marie pas !... Mais savons-nous, fiancées, ce qu'est le mariage, ce qu'est l'existence?... Me l'as-tu appris ?... Qui a daigné m'expliquer la loi ? Quand le notaire m'a tendu la plume, le soir du contrat, m'a-t-il enseigné les droits de cet homme, et la nullité des miens ? Ai-je fait autre chose que de passer de l'autorité de mon père à celle de mon mari ? Les jeunes filles se doutent-elles que c'est leur servage qu'elles signent, sur les grands livres de la mairie et de l'église ? Mais non, elles ignorent tout de la vie, des mœurs. On a capté leur signature. Une fois malheureuses, elles peuvent, elles doivent la désavouer.

Paul et Victor MARGUERITTE.

(*Le Cœur et la Loi.* — Scène IX.— Acte III).

— Faits Divers —

Toujours la cambriole. — A Montpellier, les policiers ont opéré une douzaine de cambriolages chez des camarades, afin d'attirer l'attention sur les manifestes de l'A.I.A.T., et pour tranquiliser les bourgeois, toujours prêts à s'inquiéter, malgré qu'on dise : « Tranquille comme un honnête homme ! »

Ces brutes, dans leur logique, ont saisi *Le Calvaire*, *De Mazas à Jérusalem*, et..... les *Discours civiques*, de Laurent Tailhade ! Que va dire ce pauvre ami, s'il apprend jamais cet exploit ? Il est capable d'en recouvrer la raison ?

Décidément, le maquerautage convient mieux aux flics que les analyses littéraires.

Henry MARTIN.

Notre Correspondance

Sur les libertaires syndicalistes.

Au camarade Vernot,

Un de mes amis vient de me faire parvenir l'*Ouvrier Métallurgiste.*

L'article de Blanchard ne me touche pas. Par conséquent, il ne me paraît mériter aucune réponse.

Blanchard ne me connait que pour m'avoir aperçu assez rarement. Au lieu de chercher à réfuter mes arguments, il s'évertue à me salir et à m'insulter. Que prouve-t-il ? Il pourrait savoir que dans toutes les réunions syndicales où j'étais présent, je n'ai pu arriver à me faire écouter. Les libertaires eux-mêmes me retiraient la parole, me disant comme excuse qu'au syndicat, on n'était plus anarchiste, mais syndicaliste.

N'ayant pas d'arguments, Blanchard s'oublie à des détails un peu grossiers. Tant pis pour lui.

Vous avez répondu tout ce qu'il y avait à répondre. Mais croyez bien : hors la Chapelle... pas de salut !

CHAZELLE.

***

Le réformisme anarchiste.

A Georges Bonnet.

Je ne suis pas hostile à tous groupements.

Je suis adversaire des groupements d'essence autoritaire, des troupeaux, si tu préfères. Or : tous les « troupeaux » sont des « groupes », mais tous les « groupes » ne sont pas des « troupeaux ». J'ai indiqué ma conception de l'organisation, je n'y reviendrai pas.

A propos des salaires, tu dis qu'il est préférable de gagner 200 francs par mois que 0 fr. 40 à l'heure. D'accord. Pourtant, un peu de logique.

Admettons qu'une corporation tout entière obtienne une augmentation. Qu'arrive-t-il ? Les patrons élèvent les prix de vente de leurs produits ; cette augmentation se trouve alors supportée par les ouvriers des autres corporations. Après quelques oscillations, l'équilibre se trouve rétabli.

Nous connaissons des contrées où les salaires quoique relativement élevés ne permettent pas plus d'aisance, car les denrées y sont hors de prix.

Le salaire est une concession accordée par le patron à ses engraisseurs ; il est calculé de façon à satisfaire seulement leurs besoins immédiats, de façon à les laisser à la merci des patrons vu l'impérieuse nécessité où ils sont de se faire exploiter.

Par conséquent la question des salaires envisagée au « point de vue syndical » est insoluble. Au « point de vue anarchiste » elle ne nous intéresse pas puisque notre but est non l'amélioration du salariat, mais sa disparition.

Au « point de vue individuel » seul la question est intéressante — mais strictement personnelle — et tu avoueras que cela sort du domaine syndical, car l'avantage dû à un salaire élevé est un privilège ; privilège qui ne subsiste qu'à la condition que les autres « travailleurs » continuent à gagner moins.

En définitive, conclusion toujours la même : tout replâtrage apporté aux rouages sociaux, les consolide, les rend supportables et en prolonge la durée.

A propos des coopératives, tu me dis qu'elles ont pour but de travailler à « la recherche de l'entente émancipatrice des travailleurs ! » toujours l'erreur « ouvriériste » et le préjugé des classes.

Les groupements coopératifs réflètent la mentalité de leurs adhérents... je n'en doute aucunement... et pour cause !

En effet, si ces derniers étaient conscients, ils feraient sûrement quelque chose, ils feraient sûrement autre chose que de passer leur temps à des niaiseries et des redites sur l'entente des travailleurs, l'action directe, la révolution sociale, etc., etc.

L'avenir est aux individus conscients débarrassés de « tous les préjugés ». L'avenir est à ceux dont l'initiative ne sera pas entravée par les fadaises grotesques empruntées aux socialistes.

Ceux-là pourront s'arranger pour satisfaire tous leurs besoins, immédiatement (par tous les moyens, légaux ou non, individuellement ou en camaraderie, milieux libres, etc.).

Etudie impartialement ces questions, viens les discuter avec nous, tu en auras vite assez des collectivités châtreuses d'énergies et tu pourras devenir leur adversaire conscient — l'anarchiste.

Et sois certain que nous nous inquiéterons peu de connaître tes aptitudes à « gagner ton pain quotidien » comme tu le dis sans rire. Naïf, va !

André LORULOT.

Naïveté ou Tromperie ?

Je viens de voir la réponse d'Yvetot à Lorulot. Cette réponse m'étonne beaucoup. Car Yvetot ne peut se leurrer sur l'organisation syndicale. Il est sûrement au courant de la façon dont sont « administrés » les syndicats. Pourquoi, alors, parle-t-il de la sorte ?

Si les syndicats sont soi-disant « rouges », ce n'est dû qu'à deux ou trois individualités — secrétaire, trésorier, membre du conseil d'administration — qui les dirigent. Les syndiqués sont surtout attirés par les belles promesses d'indemnités de chômage, le Conseil judiciaire, les facilités de trouver du travail.

Si c'est dans le but de faire de l'action révolutionnaire que d'aucuns entrent le syndicat, pourquoi les secrétaires de syndicats ou de fédérations soi-disant libertaires, alors qu'ils vont en tournée de propagande, adoucissent-ils leurs idées selon le milieu où ils se trouvent ? N'est-ce pas pour faire le plus grand nombre de syndiqués possible, mais non en vue de faire des révoltés ? Peut-être aussi afin de conserver le petit bureau bien chauffé, à l'abri du vent et de la pluie ?

L'objection que Lorulot est un inconnu est fort puérile. Pour faire de la besogne, il n'est pas utile d'afficher son nom sur tous les murs. Un camarade peut faire de la propagande partout : dans le métro, dans les chemins de fer, dans les ateliers, etc..

La discipline, la bureaucratie, les ronds de cuirs, les décisions de congrès et de pontifes font que les anarchistes ne peuvent se plaire dans les milieux syndicaux. Ils y passent pour faire du travail. Ils n'y peuvent séjourner. L'air y est trop empuanti d'autoritarisme.

MAURICE.

ENTRETIENS ANARCHISTES(*)

L'Individualisme

— Il m'est difficile de comprendre comment tu peux concilier la thèse de l'organisation avec celle de l'individualisme. Cette dernière ne me paraît être qu'un système d'isolement, négateur de tout groupement, de toute association.

— Halte-là ! avant de juger ma conception il faut tout au moins la connaître. Elle n'a aucun rapport avec certains individualismes bizarres, produit d'un égoïsme exagéré ou d'une indifférence supérieure.

L'individualisme, c'est la réaction permanente et raisonnée de l'individu sur tout ce qui l'entoure ; c'est l'affirmation par chacun de l'existence de son « moi » et du désir de son développement intégral.

J'entends par individu un tout, formant un être organisé particulier (animal ou plante) pouvant être pris seul, considéré comme une unité parmi ceux de son espèce.

L'erreur fondamentale de presque toutes les écoles sociologiques a toujours été de considérer la société comme un ensemble vivant et de négliger les unités qui la composent. Il est certain que ce travail (purement métaphysique) ne peut donner aucun bon résultat et qu'il est de toute nécessité de s'occuper des individus, de partir de l'unité

(*) Voir l'*anarchie* n" 22, et suivants.

(3)

— LE —

LANGAGE D'ACTION

(*Suite*)

Le mécanisme à l'aide duquel les grondins, les malarmats, les maigres, les ombrines, produisent les bruits très caractéristiques qu'ont constatés depuis longtemps les pêcheurs et les naturalistes, consiste au contraire dans la contraction des muscles et leur mouvement vibratoire transmis à la vessie qui renforce les vibrations. Dans la mer des Indes et dans la mer du Sud, on entend parfois monter des profondeurs de l'eau, tel un chant de sirènes, une musique étrange que les navigateurs ont comparée à celle de puissantes orgues, mélangée du son des cloches et des douces harmonies de la harpe. Quand l'amiral Courbet « opérait » à Formose, les marins furent surpris et visiblement impressionnés, dit-on, par le concert féerique que leur donnèrent les poissons musiciens de ces parages enchantés.

Ce qui nous intéresse dans ces phénomènes, c'est qu'ils procèdent d'un acte de la volonté et sont des moyens d'expression. Ces signaux acoustiques, ces « gestes sonores », servent à ces poissons à faire connaître aux individus de leur espèce les besoins et les impressions qu'ils ressentent. Ils revêtent un caractère tantôt social, car beaucoup des poissons bruyants de ces mers vivent habituellement en bandes nombreuses, tantôt sexuel, prenant chez les mâles plus d'intensité que chez les femelles, à l'époque du frai, comme pour les trigles et les malarmats. C'est aussi au temps du frai que les maigres et les ombrines, rassemblés en troupes, font retentir les eaux des appels des sexes. On ne peut douter que ces sons ne soient complètement soumis à la volonté des poissons qui les produisent, car, ainsi que nous le fait remarquer M. Dufossé, qui a étudié ces phénomènes de très près, ces animaux n'en font usage que dans le cas où les oreilles de leurs congénères peuvent les percevoir, et c'est principalement à l'époque du frai qu'ils en sont prodigues. Aussi un naturaliste marseillais avait-il eu l'idée de mettre à profit, pour la pêche, les signes acoustiques à l'aide desquels s'appellent et s'invitent à des rapprochements certaines espèces de poissons. Il avait disposé au fond des eaux, en captivité dans des nasses, des grondins mâles destinés à attirer par leur chant les poissons d'un autre sexe qui s'engageaient dans les filets tendus autour de ces appeaux marins. « La tentative a plus d'une fois réussi, ajoute l'auteur très digne de foi à qui j'emprunte ma citation (il n'est autre que le savant icthiologiste H. E. Sauvage), mais comme il faut beaucoup de patience, ce genre de pêche ne séduit qu'un petit nombre d'amateurs. » Ce fait curieux est une nouvelle preuve du caractère intentionnel qu'ont les bruits et les sons plus ou moins musicaux, dont je viens de relever quelques exemples chez les poissons, et tels que nous en avons rencontré d'analogues dans la classe des insectes.

Les batraciens et les reptiles, si peu au-dessus des poissons comme mentalité, ne peuvent échanger qu'un très petit nombre d'idées. Ils ont cependant à leur disposition un langage mimique et un langage sonore, tous les deux d'ailleurs réduits à une assez grande pauvreté d'expression. Chez les batraciens, la vie est généralement peu active, les circonstances en sont très peu variées, quelques attouchements, des expressions du regard, des bruits et des sons, surtout à certaines époques de l'année (*), répondent suffisamment à des besoins restreints.

Presque tous les reptiles ne peuvent faire entendre, comme les serpents, que des sifflements. Mais ces sifflements plus ou moins forts, plus ou moins prolongés, émis avec plus ou moins de rapidité, sont volontaires et répondent aux impressions que ressent l'animal et qu'il veut faire partager à ses semblables. La vie uniforme des reptiles, l'engourdissement dans lequel ils peuvent tomber, comme les batraciens, sous l'influence de la saison ou par l'effet de circonstances spéciales, diminuent, dans une large mesure, l'importance des relations qu'ont entre eux les individus d'une même espèce. Aux moyens vocaux ou seulement acoustiques d'expression que nous leur connaissons, ces animaux joignent cependant l'action des contacts, l'effleurement et le choc mutuel des corps et, avant tout peut-être, le langage muet mais si étrangement puissant chez eux du regard (*).

***

Il ne faudrait pas croire que le langage d'action soit réservé aux seuls types inférieurs de l'animalité, comme compensation à l'indigence ou au néant de leurs ressources phoniques. Les classes supérieures d'animaux, oiseaux et mammifères, qui savent se faire connaître leurs pensées à l'aide de sons diversifiés ou imparfaitement articulés, y ajoutent aussi les mouvements du corps, qui rendent les signes vocaux plus expressifs et quelquefois les remplacent. Il semble même que chez les mammifères les plus élevés en intelligence, la mimique joue un rôle prépondérant. Les orangs et les chimpanzés n'ont qu'un petit nombre de vocables, ils traduisent surtout leurs pensées et leurs sentiments par une mimique extrêmement compliquée et des gesticulations plus expressives que leurs voix. On peut faire la même observation pour le chien.

Les oiseaux sont de tous les animaux ceux dont les facultés phoniques ont acquis le plus de développement. Ils associent un certain nombre de consonnes aux voyelles et forment des syllabes plus ou moins enchevêtrées qui constituent les éléments d'un véritable langage articulé. On dira que ces sons, imparfaitement articulés, les oiseaux les répètent plus qu'ils ne les varient et que le charme de leur chant arrive mal à voiler la pauvreté de leur vocabulaire. Cette objection n'a de valeur que si l'on prend pour terme de comparaison le langage de l'homme dans sa perfection actuelle et sans tenir compte de l'évolution qu'il a dû subir depuis son origine. Tous les linguistes reconnaissent que les premières langues parlées par l'homme étaient monosyllabiques, et se composaient d'un assez petit nombre de syllabes. Mais de même que nos ancêtres les plus inférieurs accentuaient leurs paroles par le geste, et à défaut de vocables, usaient de la faculté de mimer leurs pensées et leurs sentiments (il est probable même que l'action prédominait alors sur la parole), ainsi les oiseaux possèdent une action mimique qui accompagne chez eux le signe phonique et, dans bien des cas, y supplée.

Tous les organes extérieurs concourent à ce langage, isolément ou en combinant leurs signes. Il faut ajouter l'exemple, car la meilleure ressource peut-être de l'éloquence d'action, c'est d'exécuter soi-même ce qu'on veut faire exécuter aux autres. Le penchant à l'imitation, si prononcé chez les oiseaux, s'applique non seulement aux sons mais encore aux actes.

Les oiseaux qui agissent de concert se déterminent par imitation. J'ai vu sur les côtes d'Egypte, au lac Menzaleh, les pélicans se disposer en ordre et chasser le poisson vers le rivage, comme le feraient des pêcheurs avec leurs filets. L'organisation de cette chaîne de rabatteurs s'opère par l'imitation des mouvements. Deux ou trois pélicans, jouissant sans doute d'une autorité acquise par l'âge, commencent par prendre position, puis une grande quantité d'autres oiseaux viennent se porter successivement sur la ligne, et, quand chacun d'eux se trouve à son poste, la bande s'avance en formant un demi-cercle. Le mouvement initial une fois perçu, tous ces oiseaux exécutent avec précision la même manœuvre.

Magaud d'AUBUSSON,

(*A suivre*).

(*) On connaît le *houhou* du crapaud sonneur, le *clock* de l'alyte accoucheur, que l'on entend en été, le soir, et pendant la nuit, lorsque le temps est doux et qui servent à ces animaux à s'appeler et à se répondre, le cri de la grenouille verte qui varie suivant les circonstances, le coassement sourd et peu prolongé de la grenouille rousse, au moment de la ponte. Ce coassement est en rapport étroit, chez cette grenouille, avec l'excitation sexuelle car, le printemps passé, elle devient silencieuse.

(*) Avec toute réserve sur le prétendu pouvoir de fascination des serpents sur d'autres animaux.

pour arriver au total. Le chapitre essentiel de la sociologie doit être l'individu, abstraction faite de toute entité, car, ainsi que l'a dit Buffon : « Il n'y a réellement dans la nature que des individus. Les genres, les ordres, les classes n'existent que dans notre imagination. »

Ceci dit, je pense que l'individualisme est étroitement lié à l'anarchisme.

En effet, l'anarchie (a — archia) « sans commandement, sans autorité » n'est-elle pas la plus belle expression de l'individualisme négateur de tout dogme, de toute convention imposés par la « majorité », « la famille », « le peuple », etc. Il me semble impossible de se dire anarchiste si l'on ne possède pas foncièrement l'esprit et le caractère individualiste. Cet esprit individualiste est l'adversaire de l'esprit socialiste : doctrine d'énergie personnelle, d'initiative individuelle, elle s'oppose à la thèse d'embrigadement, de délégation, de vote.

— Mais pourtant, l'individualisme basé entièrement sur l'égoisme ne porte-t-il pas les individus à une conception de vie très bizarre ? Comment concevoir un état social où chacun serait complètemeni détaché de ses semblables et en lutte contre eux ?

— L'individualisme, n'implique pas forcément une vie isolée. L'individu ne sort pas de la société, au contraire il s'y affirme et se vit au sein même de celle-ci, il n'entre en lutte qu'avec les individus qui l'oppriment. L'individualiste conscient est prêt à s'unir avec d'autres individus semblables à lui, sans pour cela aliéner une parcelle quelconque de son autonomie et de ses facultés.

L'idée que tu peux avoir de l'individualisme vient de l'abus qui a été fait de ce mot. Certains arrivistes, plus ou moins suspects, s'en sont emparé, se servant de ce couvert pour chercher à réaliser des ambitions et à assouvir leurs appétits de bourgeois férocement médiocres. Ceux-là affectent de mépriser toute action, toute propagande ; ils repoussent tout ce qui ne les concernent pas et comme l'a dit le philosophe : « Leur nombril est le centre de l'univers. » Ils s'accommodent du reste parfaitement à la société actuelle et ne la combattent nullement. D'autres se servent du même prétexte pour parler de résignation, de passivité, et faire l'éloge de philosophes nébuleux de l'antiquité. Un Epictète ou un Marc-Aurèle devient leur dieu.

L'individu anarchiste constate qu'il vit. Il désire continuer à vivre, intellectuellement et physiquement. Pour cela il combat et lutte contre tous ceux qui cherchent à l'opprimer ou à nuire à son développement. Au nom de son égoïsme (esprit de vie et de conservation individuelle) il réagit sur le milieu ambiant lorsque ce milieu lui est adversaire. Il est prêt à « coopérer » avec lui, si ce milieu ne veut pas écraser sa forme, son « moi ».

— Ne crains-tu pas que cet individualisme en recherchant la réalisation immédiate et en repoussant tout apostolat, ne nuise à l'extension de notre propagande.

— C'est plutôt le contraire qui se produira. L'individu en refusant tout sacrifice au nom de la Cause, de l'Idée, en dédaignant l'attitude de martyr, etc, n'abandonne pas la réalisation de son intégrité personnelle. Il cherche donc, et cela dans son intérêt, à former des individus semblables à lui, qui viendront grossir l'embryon de la société anarchiste et l'aider, lui et ses camarades, dans le travail. Il augmentera, en ce but, les moyens de diffusion et de propagande des théories qu'il trouve bonnes. C'est le seul travail anarchiste : former des individus, des hommes qui seront, dans leur centre respectif, des ferments de désagrégation, en même temps que des formateurs d'unités nouvelles.

Il faut changer l'individu pour modifier le milieu, faire la révolution en soi, travailler sincèrement à la régénération individuelle, chercher à devenir conscient. Etre conscient c'est agir avec la plus grande réflexion, c'est raisonner tous ses actes, c'est ne jamais laisser diminuer son moi par une passion, un penchant, une habitude, c'est pouvoir vivre, consommer, agir sans exagération, sans dépasser ses besoins, sans entraver le bonheur et la liberté d'autrui.

Seuls les individus imbus profondément de ce désir d'entente mutuelle, de bonnes relations réciproques, de vie régulière et utile peuvent vivrent anarchiquement.

— Oui, cette conception n'est pas l'individualisme écraseur de certains et loin de repousser l'association et le communisme, elle les dégage de tout sentimentalisme vague et prend ces termes dans leur véritable acception.

— Lorsque nous parlons de notre moi, nous sous-entendons nous-même et nos camarades. Nous pouvons donc former, dès maintenant, notre « famille » anarchiste. Les matériaux en existent, il suffit de les rassembler et de les coordonner.

Nous tâcherons de déterminer lors d'une prochaine rencontre quelle doit être l'attitude logique d'un anarchiste individualiste dans certaines conditions et devant certaines questions.

André LORULOT.

Le prêtre, le juge, le soldat sont les souteneurs d'une association dont les bénéfices vont aux fainéants et les pertes aux producteurs.

Vive l'anarchie !

Chaque pas en avant de la science est un pas en arrière pour l'idée de Dieu. Les prêtres sont donc forcément des obscurantistes.

Vive l'anarchie !

IL EST ARRIVÉ !

Les parlementaires n'avaient pas à ménager les anarchistes antipoliticiens. Plus heureux, M. Déroulède, amnistié, a fait dimanche une entrée triomphale dans la capitale.

Pensant qu'il y avait là matière à copie, je suis allé attendre l'ex-proscrit à la L. D. P.

Debout dans un sapin, entouré de Bariller, Galli-Mathias, Marcel Habert, d'un autre compatriote et du collignon, augmentant de sa longue personne l'effort du cheval indifférent à tant de gloire, le martyr, rayonnant, s'avance.

Pauvre bête !...

Le fiacre va-t-au pas, les poires vont-t-à pied.

Tel un berger troubadour, drapé dans sa houppelande historique, le nez formidable, pointé vers le firmament, l'Apôtre illuminé, se laisse véhiculer... c'est la marche vers la place de l'Etoile !

Et la foule patriotique entoure la voiture, formant une vague de dos et de têtes, se bousculant, s'écrasant, mendiant un sourire, un regard, une poignée de mains du héros.

Quel troupeau ! gueules de larbins, petits jeunes gens, vieux birbes, employés étriqués.

Et ça hurle ! et ça braille !

La flicaille est paterne ! les patriotes mêlent Lépine à leurs ovations. On crie « Vive le préfet de police. » Le petit bonhomme sec serre des mains à profusion.

Des ouvriers terrassiers regardent, impassible, un soldat apporte des fleurs. On l'acclame.

Des bouquets de violettes pleuvent... D'un geste lascif, Déroulède s'en caresse les tempes où perlent des gouttes de sueur !

C'est à pouffer ! cabotin, va !

Un cri : A Strasbourg ! Que va-t-il se passer ? Je frémis !... Le cortège défile tranquillement devant la statue de cette ville (?) et le polichinelle tricolore après un regard mouillé au drapeau de la mutualité, pousse un « Vive la France » L'écho des suiveurs répète « Vive la France » ! L'ombre s'étend.

On prend l'avenue des Champs-Elysées.

Nous nous arrêtons devant la maison de M. Archdea... chose. Bien logés les copains du martyr.

Le chouan Botrel, chapeau breton et mac- farlane boulevardier, est de la bande.

Nous voilà arrivés chez le frangin où doit descendre notre ami. Encore un qui ne doit pas avoir recours à l'équipe des antiproprios. Les poires entourent l'immeuble en trépignant. Déroulède apparait au balcon... c'est du délire !

Lontemps encore, les badauds regardent la fenêtre où il est apparu...

Je m'en vais. Je revois, dans les lueurs rougeoyantes du crépuscule, se profilant sur l'horizon, le long corps dominant la foule aveulie. Et je songe, mélancolique, que nous ne pourrions tenter utilement l'intromission d'une idée quelconque dans ces cervelles obstruées, qu'après en avoir extirpé l'image encombrante de ce politicien, fantoche malfaisant...

N'importe ! qu'on se le dise : Déroulède est dans nos murs...

... On va commencer à rigoler !...

LE BALADEUR.

CHEZ LES CHATS-FOURRÉS

A PROPOS D'ANTIMILITARISME

Nos amis ont appris, avec plaisir, que les chats-fourrés avaient ouvert leurs griffes pour L. Grandidier, et c'est à peine s'ils ont eu le temps de plaindre ce chimiste prêt à déposer sa matière dans le paquet d'un copain.

Mais il n'en a pas été de même partout. Lemaire est encore enfermé. On ne lui a même pas accordé la liberté provisoire contre tous les us et coutumes pratiqués en matière de procès de presse.

De plus notre camarade Charles Mochet, pour une *Lettre ouverte à un conscrit* est arrêté depuis plus de trois semaines à Marseille. Marestan signale qu'aucune raison ne peut expliquer cette détention préventive, car « légalement » parlant, notre ami est un honnête homme.

Libertad signalait déjà l'attitude prise envers Lemaire. Rappelons encore pour Lemaire et pour Mochet, pour tous ceux de province qui peuvent être dans le même cas, qu'il n'y a sur le territoire français qu'une seule justice se servant d'un seul et même code.

Pourquoi alors ces différences de traitement entre l'antimilitariste de province et celui de Paris. Pourquoi Hervé, Bousquet dehors, Lemaire et Mochet dedans ? Il ne faut pas deux poids et deux mesures, il n'en faut qu'une.

Ou même pas du tout.

QUI CÉ.

Revue des Journaux

Les Temps Nouveaux.

M. Lenglet montre *l'obstacle* qui entrave la marche de l'idée de la journée de huit heures. C'est, dit-il, « par question de principe social », et parce que c'est « une idée ouvrière qui prétend faire son chemin toute seule ». L'opposition des patrons ne s'appuient sur aucune raison d'intérêt matériel direct. Nous le pensons aussi. Que Lenglet veuille bien rechercher si la journée de huit heures n'est même pas une idée du grand patronat.

Les explications de Kropotkine laissent subsister le même vague. Sa déclaration si nette de son intention de prendre le fusil ne saurait être atténuée par les explications si imprécises qui terminent l'article. Tant pis.

Vous êtes dur, Delesalle, pour les amis que vous côtoyez à l'*Avant-Garde*. Pauvre Lafont, pauvre Hervé, etc.

Delannoy, vous êtes moqueur. Faire un dessin pareil dans une publication où argumente victorieusement le gazetier des grèves... fi, le vilain.

Le Libertaire.

Miguel Almereyda prend trop l'opinion de Kropotkine comme venant d'un bref papal. *La pensée de Kropotkine nous fait obligation.* Pas pour tous, mon ami, il y a les suiveurs, mais il y a aussi ceux qui veulent comprendre.

Numietska, comme Vertzeff, tu pourrais peut-être déchanter.

Du Georges Paul. Je n'en parle pas. C'est trop profond pour moi.

Quand donc en viendra-t-il de meilleurs, ami Gohier ? Est-ce quand ce sera vous et moi ?

Cette civilisation, ô Poilo, pourrait bien être de la sauvagerie. Le jiu-jitsu dans les mains de flics... C'est à faire peur. Quelques conseils ne seraient pas inutiles.

Attendre la mort comme un beau soir. Je veux bien ne pas la craindre... mais l'espérer. Pas encore.

LE LISEUR.

A Travers les Réunions

La Fête de la Vie, donnée par les Causeries du XIe, sous l'initiative de notre camarade Léon Israel. a parfaitement réussie. La salle du Progrès social, cinq cent personnes, était bondée.

Paraf-Javal commence la besogne. Il ne se rend certainement pas un compte exact de la mentalité du public composant la salle et il parle bien des fois une langue étrangère. Un contradicteur lui fait prendre une forme plus combative.

Gabrielle Petit donne sa note, un peu humoristique, mais n'en dit pas moins quelques idées.

Libertad n'a qu'à conclure. Une question est soulevée en finale à propos du vote. Elle ne tourne pas en faveur des politiciens.

A se revoir.

LE BALADEUR.

POUR LES GROUPEMENTS

Nous prévenons nos amis que nous mettons en circulation des petits paquets de brochures mélangées (25) de **A mon frère le Paysan,** de Reclus ; **L'Ordre,** de Kropotkine ; **L'Absurdité de la Politique,** de Paraf-Javal ; **Aux Conscrits,** de la Jeunesse d'Amiens, au prix de **0.75**, franco de port.

L'Absurdité des soi-disant Libres-Penseurs, de Paraf Javal, est vendue au prix de **7** fr. le **100**, franco de port. Nous avons pensé à faire cette édition avec le plus de soin possible : la couverture illustrée et en couleur, le travail typographique très soigné.

Nous venons d'éditer une poésie de Louis Cornet, avec musique de Léon Israel, sous le titre **Au Pays du Bonheur,** histoire de se reposer un brin. L'exemplaire **0.10**. Les **10, 0.50** ; le **100, 4** francs. *Port en plus.*

Nous pouvons livrer 25 exemplaires des **Deux Haricots** de Paraf-Javal, image pour enfants, raison de **1** fr. **50**, franco de port.

CE QU'ON PEUT LIRE

Pierre Kropotkine. — *Aux Jeunes Gens ; Anarchie et Communisme ; Morale anarchiste ; Organisation de la Vindicte :* br. à **0.10.** — *Les Temps nouveaux :* br. à **0.25.** — *Autour d'une vie ; Conquête du Pain :* vol. à **2.75.**

Paraf-Javal. — *L'Absurdité de la politique :* br. à **0.15.** — *Libre Examen :* br. à **0.25.** — *La Substance universelle :* vol. à **1.25.** *Les deux haricots,* image p. enfants : **0.10.** — *L'absurdité des soi-disant libres-penseurs.* **0.10.**

Jean Grave. — *Organisation, Initiative, Cohésion ; La Panacée-Révolution ; Le Machinisme ; Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire ; Colonisation :* br. à **0.10.** — *La Société future ; L'Individu et la Société ; Les Aventures de Nono :* vol. à **2.75.**

Elisée Reclus. — *A mon frère le paysan :* br. à **0.05.** — *L'Anarchie et l'Eglise :* **0.10.** — *Evolution et Révolution,* vol. à **2.75.**

Elie Reclus. — *Les Primitifs :* vol. à **4** fr. — *Les Primitifs d'Australie,* vol. à **3** fr.

A. Dal. — *Les Documents socialistes,* avec préface de **Ch. Malato** : br. à **0.30.**

Georges Etiévant. — *Déclarations ; Légitimation des actes de révolte :* br. à **0.10.**

René Chaughi. — *Immoralité du mariage ; La Femme esclave :* br. à **0.10.**

Enrico Malatesta. — *Entre paysans,* br. à **0.10.**

Domela Nieuwenhuis. — *Le Militarisme ; Education libertaire :* br. à **0.10.**

Charles Albert. — *Guerre, Patrie, Caserne :* br. à **0.10.** — *Aux anarchistes qui s'ignorent :* br. à **0.05.**

André Girard. — *Anarchie :* br. à **0.05.**

Ligue de la Régénération. — *Moyens de limiter les grandes familles :* br. à **0.30.** — *Plus d'Avortements :* br. à **0.50.** — *Socialisme et Malthusianisme,* br. à **0.60.**

S. Faure. — *Les crimes de «Dieu»,* br. à **0.15.** — *La Douleur Universelle,* vol. à **2.75.**

Noël Reibar. — *A bas la guerre,* poésie avec musique : **0.10.**

L'« anarchie ». — Numéros parus : **0.10** chaque — Les invendus sont envoyés, le port étant seul à la charge des camarades.

Piqûres d'aiguille. — 20 textes : **0.20** le 0/0.

Les frais de port sont évidemment en plus.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Causeries Populaires du XVIIIe, 30, rue Muller. — Lundi 13 novembre, à 8 h. 1/2, *L'Initiative*, par Léon Israel.

Causeries Populaires du XIe, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 15 novembre à 8 h. 1|2, *Les problèmes de la vie,* par le camarade Mauricius.

Causeries Populaires des Ve & XIIIe, 37, rue Croulebarbe. — Samedi 11 novembre, à 8 h. 1|2, causerie par Vulgus sur le *sort de la femme* depuis les temps préhistoriques. Les camarades femmes sont priés instamment d'y assister.

L'Aube Sociale, Université populaire, 4, passage Davy. — Vendredi 10 novembre, à 8 h. 1/2, Dr Malfitano, *La méthode scientifique.*

Paris-XIXe. — Les camarades se trouveront le jeudi 9 octobre, à 8 h. 1/2, salle Clozier, 44, boulevard de la Villette.

Aux Causeries Populaires, 5, cité d'Angoulême. — Samedi, 11 novembre, *Fais ce que veux, Critiques et chants,* réunion.

Cherbourg. — Une *Jeunesse libre*, basée exclusivement sur les idées anarchistes, est ouverte, 13, rue Bonhomme. Les réunions ont lieu tous les samedis, à 8 h. Une *Causerie* est faite par un camarade.

Lens. — Les copains de la région ont formé un groupe anarchiste. Il se réunit tous les dimanches, à l'estaminet Poison, 23, rue de Lille.

Roanne. — Sous le titre *Groupe Germinal*, il a été formé un groupe d'études et d'action sociales. Les réunions ont lieu tous les mercredis à 8 h. 1/2, au local de l'U. P., place de l'Hôtel-de-Ville. *Causerie.*

Composée par des camarades.

La Gérante : A. MAHÉ.

Imp. des *Causeries Populaires,* A. LIBERTAD